

RICHARD PRINCE À LA BNF

OU COMMENT FAIRE D'UN PORNO DE GARE UN OBJET D'ART



Untitled (original)

2009, illustration originale et livre sous cadre, 86,4 x 88,9 cm.

PAGE DE DROITE

The Nurse

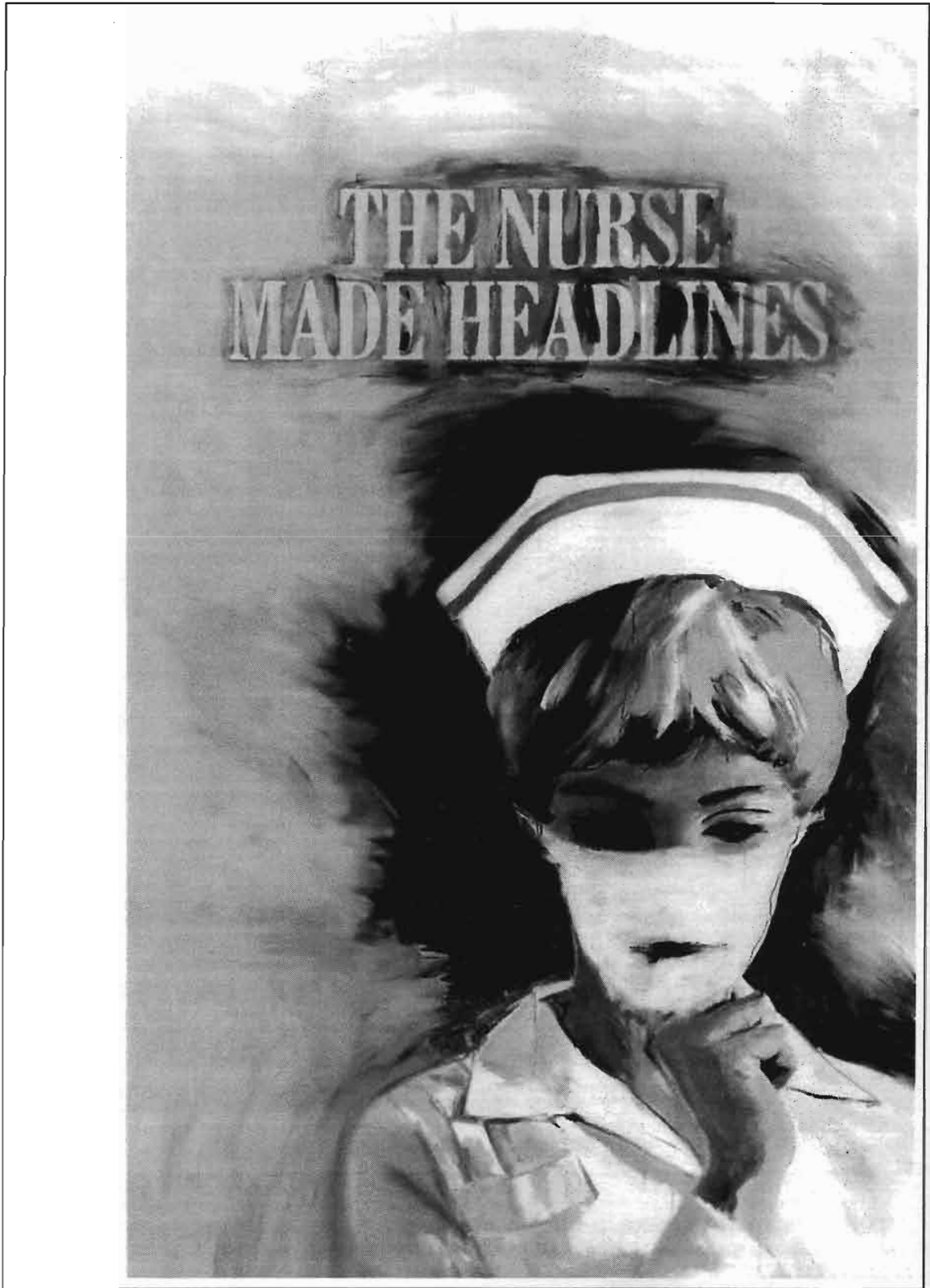
Made Headlines

2005, impression jet d'encre et acrylique sur toile, 193 x 119,4 cm.

Les peintures de «reproduction» par Richard Prince des images de couverture de romans populaires mettant en scène des infirmières «légères» se vendent aujourd'hui de 4 à 10 millions de dollars

Fervent bibliophile et collectionneur de la «beathippiepunk culture», il est l'artiste qui raconte le mieux l'Amérique. Pour sa première exposition monographique en France, Richard Prince s'est approprié les ouvrages les plus trash de la BnF et y dévoile les trésors de sa bibliothèque personnelle. Un melting-pot de génie où le pire devient le meilleur. En exclusivité, Beaux Arts magazine est allé à la rencontre de l'artiste à New York et dans son atelier de Rensselaerville.

par Fabrice Bousteau



Sous les pavés... des livres



Assemblage éphémère sur un livre de poche :
«Passions et Perversions», Paris, 1974, BnF littérature et art.



Assemblage éphémère sur un livre de poche :
«3 Filles», Paris, 1972, BnF littérature et art.

On le sait peu : tout ce qui est publié en France, de *Beaux Arts* magazine à *Du côté de chez Swann*, de *Détective* à *Larmes de chattes*, du chef-d'œuvre de littérature au bulletin paroissial en passant par le fanzine de lycée, tout est archivé à la Bibliothèque nationale de France. Contrairement aux musées français qui choisissent ce qu'ils conservent, la BnF a pour «obligation légale» de garder l'ensemble de la production éditoriale et musicale française ! Évidemment, les publications considérées comme spéciales – portant, par exemple, la mention «RES.p.Y2.1000S» pour celles ayant trait à la flagellation ou «EL : Extérieurs libres» (que le personnel de la Bibliothèque appelle les «éliminables») – attirent assez peu l'attention des conservateurs et des chercheurs. Ce sont pourtant ces ouvrages que l'Américain Richard Prince a choisi d'exposer à la BnF après les avoir «relookés» à sa manière... Et, bien qu'au-delà de sa notoriété dans le milieu de l'art – il fait partie du club très fermé des dix artistes les plus chers au monde –, Prince soit reconnu comme l'un des plus grands bibliophiles au monde de ce qu'il nomme la «beathippiepunk culture» (qui va des éditions originales de William Burroughs ou Jack Kerouac jusqu'aux polars mettant en scène motards et putes à camionneurs), l'annonce de son exposition a surpris. En effet, beaucoup ont eu du mal à envisager que la BnF valorise ce qui est souvent mis au rebut par l'institution française. Or, si à 60 ans, Richard Prince est porté aux nues par les critiques, les musées (en 2008, le Guggenheim lui a consacré une rétrospective) et les collectionneurs privés

(comme François Pinault), c'est notamment parce qu'il les a convaincus que la culture populaire recèle de chefs-d'œuvre ignorés qui auraient leur place dans nos panthéons ! Il a su transformer l'underground et certaines valeurs de 1968 en produits du CAC 40. Aujourd'hui, les peintures de «reproduction» par Richard

Prince des images de couverture de romans populaires américains mettant en scène des nurses et autres infirmières «légères» s'acquiescent entre 4 et 10 millions de dollars sur le marché de l'art ! Les livres «à quatre sous» de la BnF qu'il s'est appropriés en les recouvrant d'une couverture plastifiée sur laquelle il ajoute dessins, sticker ou annotations, et qui seront exposés comme tels, auront ainsi à l'avenir deux valeurs possibles : soit la valeur d'un roman de gare en retrouvant leur aspect original ; soit, avec le «recouvrement» de Richard Prince, la valeur d'un objet d'art.

Prince des images de couverture de romans populaires américains mettant en scène des nurses et autres infirmières «légères» s'acquiescent entre 4 et 10 millions de dollars sur le marché de l'art ! Les livres «à quatre sous» de la BnF qu'il s'est appropriés en les recouvrant d'une couverture plastifiée sur laquelle il ajoute dessins, sticker ou annotations, et qui seront exposés comme tels, auront ainsi à l'avenir deux valeurs possibles : soit la valeur d'un roman de gare en retrouvant leur aspect original ; soit, avec le «recouvrement» de Richard Prince, la valeur d'un objet d'art. Et si la première exposition parisienne de Prince prend place à la BnF plutôt qu'au Centre Pompidou, c'est bien parce que son œuvre est indissociable des livres. Collectionnant depuis plus de trente ans des premières éditions dans plusieurs langues de certains auteurs, des manuscrits, des ouvrages annotés par des personnalités – de 1949 (date de sa naissance) à 1984 (le livre de George Orwell, le premier de sa collection) –, Richard Prince entretient, en outre, un lien affectif privilégié avec la France puisque nombre d'ouvrages des auteurs américains qu'il affectionne furent publiés en anglais par des éditeurs français, alors même qu'ils étaient introuvables ou interdits aux États-Unis, comme *le Festin nu* (*Naked Lunch*, 1959) de William Burroughs ou *Lolita* de Vladimir Nabokov (1955), édités par Olympia Press. Méprisés de leur vivant dans leur pays, bien des auteurs américains, tels Richard Brautigan ou Philip K. Dick, obtinrent en effet leurs lettres de noblesse en France. Et c'est un joli aller-retour de l'Histoire qui conduit aujourd'hui Richard Prince à s'intéresser à la culture underground et populaire française oubliée.

De la culture populaire à l'art contemporain



Untitled (cow-boy)
1991, photographie Ektacolor, 45 x 30, 114,3 x 76,2 cm.



Untitled (original)
2009, illustration originale et tissu sous cadre,
104,1 x 83,8 cm.

Né au Panama, dans une zone du canal contrôlée par les États-Unis, mais «éduqué» dans le Massachusetts, puis à Boston, Richard Prince fait parler de lui pour la première fois en 1979 en s'appropriant des photos du *New York Times*, violant le droit d'auteur. Il participe ainsi à un mouvement appelé plus tard *Appropriate Art*, dont font notamment partie Sherrie Levine, Cindy Sherman et Barbara Kruger, qui consiste à utiliser des images diffusées par les médias ou les publicitaires sans en demander l'autorisation, faisant fi de tout copyright. Bien avant Internet et Photoshop, ces artistes s'arrogent le droit d'utiliser des images, de les transformer, de les associer, de les coller avec d'autres et d'y adjoindre des mots pour en changer le sens. À partir de 1980, Richard Prince commence la série des «Cowboys» qui le rendra célèbre: il rephotographie les clichés de cow-boys des publicités Marlboro, les expose comme tels et les détourne. En s'appropriant l'image du cow-boy, il le «démarque», «démonopolise» l'imagerie de Marlboro. Et rend aux États-Unis ce symbole de l'Américain viril et sauvage qu'il désacralise en même temps. Il affirme ainsi deux valeurs de 1968: une image n'appartient à personne et aucune image n'est vraie. En 1983, il rephotographie un cliché de Brooke Shields, âgée de 10 ans, dans une pose suggestive; alors que la photo originale était passée inaperçue, elle fera scandale au point d'être considérée comme pornographique et «pédophile» par l'association La Mouette, qui attaquera les commissaires de l'exposition «Présumés innocents» qui l'ont montrée, en 2000, au CAPC de Bordeaux. Et il faudra plus de dix ans de procédure pour que ces derniers soient blanchis [lire p. 16]. Mais c'est sans doute avec sa série intitulée «Nurses», débutée en 2003 et qui affole les collectionneurs, que l'on peut le mieux comprendre le «système artistique» de Prince, fondé, comme l'écrit Robert Rubin, co-commissaire de l'exposition avec Marie Minssieux, conservateur à la BnF, sur la «répétition et la variation, l'accumulation et la continuation». Prince a d'abord commencé à créer des diptyques présentant, d'un côté, l'original d'un roman de littérature populaire avec un dessin de nurse en couverture et, de l'autre, le dessin original réalisé par l'illustrateur du livre qu'il a acheté chez un brocanteur ou en salle de ventes. Sur le dessin original de l'illustrateur, Prince a ajouté un masque à l'infirmière et griffonné une liste des raisons possibles (microbes, volonté de dissimulation, etc.) pour lesquelles elle porte ce masque. Puis il a réalisé d'autres diptyques: à gauche, l'œuvre originale d'un illustrateur; à droite, un livre qui reprend cette illustration dont il a inventé le titre. Il poussera le principe de l'appropriation et du ready-made jusqu'à présenter des diptyques sans aucune intervention de sa part, composés d'une illustration originale et d'un livre [lire p. 104]. Deux objets qu'il n'aura pas créés mais qui, assemblés par ses soins, deviennent des Richard Prince. Ses dernières peintures de nurses suivent un processus similaire. Il s'agit d'illustrations d'infirmières de romans populaires reproduites sur toile et peintes à la manière de De Kooning [lire p. 105]. Prince s'approprie non seulement la culture populaire, mais aussi les réalisations de maîtres de l'art moderne et contemporain, qu'il mixe ensemble. Au centre de son travail se trouve donc la question du copyright, de la propriété des images et des textes. Une œuvre qui fait écho au peer-to-peer (échange gratuit de fichiers sur Internet), mais aussi à l'histoire de l'art, à la manière dont les surréalistes, par le collage, se sont appropriés toutes les images, au ready-made de Duchamp évidemment, mais aussi à la «revisitation» par Picasso, par exemple, de tous les courants picturaux, des «maîtres classiques» aux «arts premiers».

La série des «Cowboys» le rendra célèbre: il rephotographie les clichés de cow-boys des publicités Marlboro, les expose comme tels et les détourne, rendant aux États-Unis ce symbole de l'Américain viril et sauvage que Marlboro avait monopolisé.

L'atelier de Rensselaerville ou le musée personnel de Richard Prince



Ci-dessus, la maison de Richard Prince dans la tranquille bourgade de Rensselaerville, à l'est de New York, et le hangar consacré à l'atelier de peinture de l'artiste, dont le sol ressemble à un dripping de Pollock.

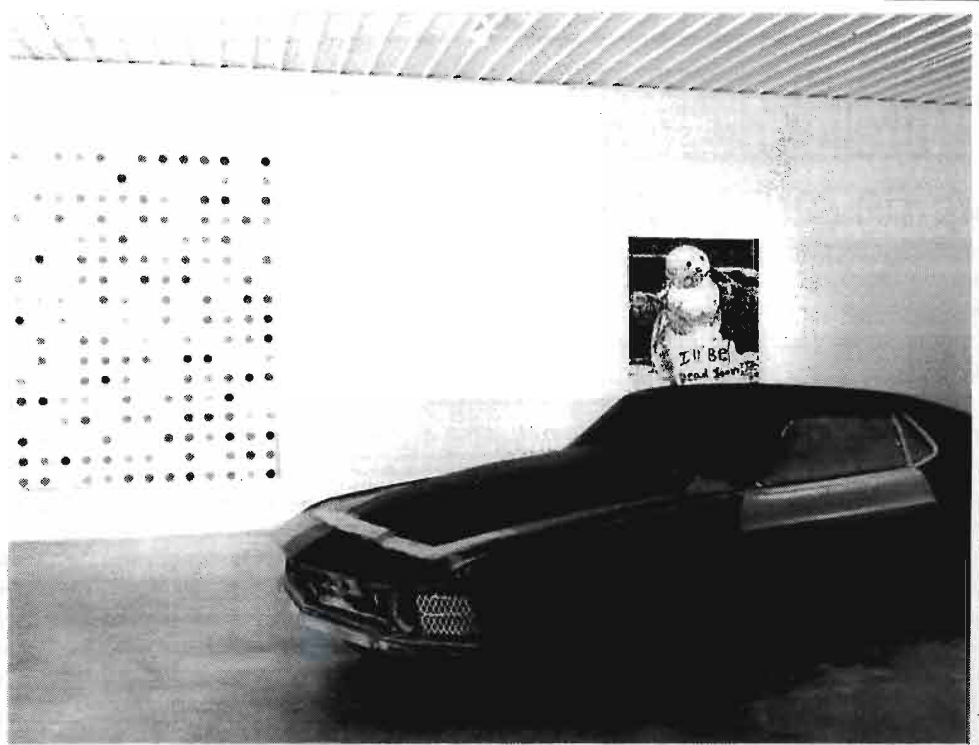
Au début des années 1990, sur les conseils d'un ami pêcheur et pour fuir la vie new-yorkaise devenue exorbitante, Richard Prince est venu s'installer dans la région sauvage des Catskills, à trois heures de route de Big Apple et à proximité de Woodstock (qui avait offert ses immenses terres au mythique festival). Conduit par Robert Rubin qui y fait des allers-retours fréquents, je comprends, au vu des routes désertiques et des rares habitations à cette époque ensevelies sous la neige, pourquoi la région est réputée inhospitalière et le terrain bon marché. Le petit bourg de Rensselaerville a cependant beaucoup de charme, avec ses maisons en bois. Aux constructions d'origine Prince a ajouté, au fil des années, nombre d'extensions high-tech. Mais ses «bâtiments-ateliers» sont à l'opposé de ceux de Jeff Koons ou de Murakami, où fourmillent des dizaines d'assistants. Je ne croiserai ce jour-là que deux collaborateurs «administratifs» et deux assistants qui préparent les toiles et transportent les sculptures! Entouré de bibliothèques soigneusement rangées, l'atelier de peintures et de collages de Richard Prince marque l'œil et l'esprit par son sol tacheté de peinture, comme un gigantesque dripping de Jackson Pollock (dont Prince a également détourné l'œuvre). Au sol, encadrées et mises sous papier bulle, des séries de «Nurses» prêtes à partir chez des collectionneurs et chez Gagosian, réputé être le plus grand galeriste au monde. Mais également des peintures en cours d'achèvement, reproduisant certaines illustrations

de couvertures de romans populaires français exposés à la BnF, recouvertes de stickers colorés qui rappellent les œuvres de John Baldessari, un artiste californien de vingt ans l'aîné de Prince, lui aussi

mondialement connu. Sur une table traîne un cahier de recherches avec une couverture intitulée «Prince/Picasso» pour un projet d'exposition. Après la culture populaire, puis Warhol, Pollock, De Kooning, etc., Prince envisage de se «confronter» à Picasso, de se «l'approprier»! Dans un autre hangar métallique, futuriste et presque aussi clean qu'une galerie, je découvre l'hallucinante collection de voitures américaines des années 1970 de Prince, customisées de sérigraphies d'actrices porno. S'y ajoute une série d'œuvres intitulée «Hoods», des capots de voitures évidés transformés en sculptures. Mais le plus surprenant se trouve dans un autre espace, transformé en véritable musée personnel de l'artiste, où cohabitent ses œuvres et celles de grands noms de l'histoire de l'art contemporain (de Alexander Calder à Damien Hirst), celles de jeunes artistes (comme la Française Tatiana Trouvé) et du mobilier design du siècle précédent comme Jean Prouvé! Des mix improbables où un fauteuil peut devenir le socle d'une œuvre. Le système d'appropriation de l'art de Prince semble sans limites. Lors d'un rendez-vous deux jours plus tard, dans sa maison de New York, juste à côté de la galerie Gagosian de Madison Avenue, l'artiste m'offrira un scoop : ce musée si particulier est appelé à se développer et à ouvrir au public. Prince envisage de faire de Rensselaerville un gigantesque parc artistique où les visiteurs circuleraient en petit train d'un bâtiment à un autre et d'une sculpture en extérieur à une autre. On y trouverait aussi des librairies proposant des publications artistiques et alternatives du monde entier!

Il envisage de faire de Rensselaerville un gigantesque parc artistique où les visiteurs circuleraient en petit train d'un bâtiment à un autre et d'une sculpture à une autre.

Richard Prince a transformé l'un des hangars de Rensselaerville en espace muséal, où il présente ses propres œuvres aux côtés d'artistes qu'il collectionne. Il change l'accrochage deux fois par an : ici, un tableau de Damien Hirst et une des voitures-sculptures conçues par Prince



Dans le hangar de Prince, une collection de coiffes d'infirmières présentée sur un meuble design, à côté d'une chaise design. Dans son musée, l'artiste mélange tous les styles et parfois, un meuble de Prouvé devient le socle d'une œuvre !



Rencontre avec l'artiste chez lui, à New York



Biker Unidentified
page d'un magazine de la collection de l'artiste, vers 1995.



Untitled (publicity)
1999, affiche, photographie et texte sous cadre, 104 x 84 cm.

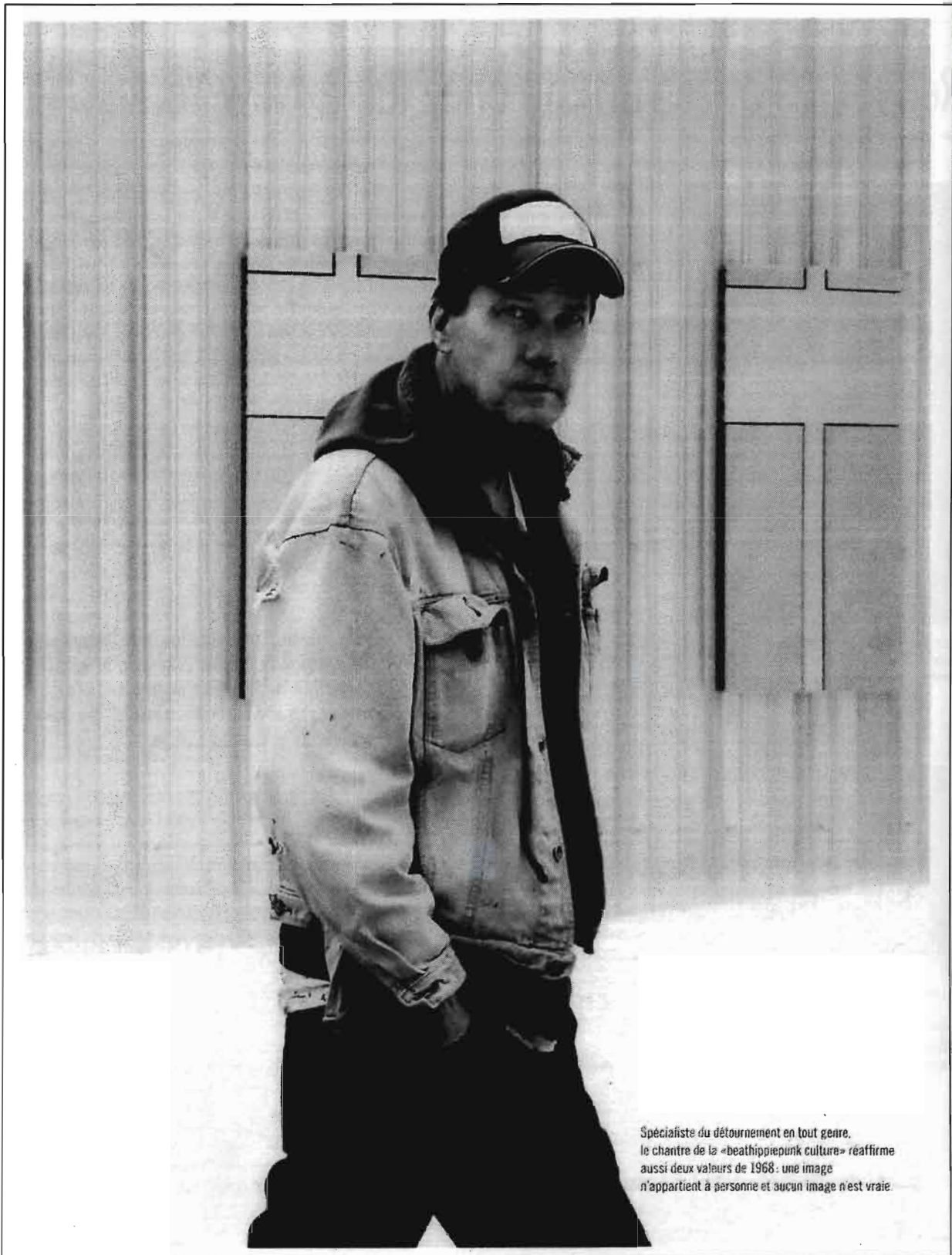
C'est ce que l'on appelle un entretien informel. Prince n'accepte généralement d'interview que par mail, répondant aux questions de façon laconique. Je n'ai donc pas le droit de prendre des notes ou de l'enregistrer. En jean et sweat-shirt, il me reçoit chez lui, dans sa bibliothèque, où tous ses incunables sont magnifiquement reliés en cuir noir par le même «vieux monsieur depuis plus de vingt ans, mais qui, malheureusement, va prendre sa retraite. C'est un drame, il n'y a personne qui ait son talent à New York». Sur une table, quelques-unes des éditions originales qu'il va prêter à la BnF pour l'exposition, comme l'exemplaire personnel de *Lolita* de Vladimir Nabokov annoté par l'écrivain ou un ensemble de lettres de Jim Morrison à son père. La maison est sobre, de bon goût avec peu d'œuvres aux murs... des chefs-d'œuvre d'Andy Warhol, une photo magnifique de Diane Arbus, etc. Après avoir parlé du devenir de Rensselaerville, de l'exposition de la BnF, nous abordons très vite son travail. Pour Prince, l'augmentation de la fréquentation des musées n'est qu'un leurre, car en réalité, moins de 1 % des gens s'intéressent à l'art; il ne peut discuter sérieusement de son travail qu'avec 20 personnes à peine. Mais l'essentiel de nos échanges porte sur la question du copyright. Quand je lui demande quelle serait son attitude si un artiste s'appropriait à son tour son œuvre et son iconographie, il me répond qu'il ne s'y opposerait évidemment pas. «Si mes images reproduites avec la signature de quelqu'un d'autre se vendent, tant mieux pour lui!» Une phrase qui prend d'autant plus de sens que Prince m'avoue être juridiquement poursuivi par un artiste français inconnu, qui lui demande des dommages et intérêts pour avoir utilisé l'une de ses images. Cela lui semble d'autant plus aberrant que, selon lui, même s'il y efface l'image de l'artiste français qu'il a reproduite, l'œuvre incriminée conservera sa valeur: ce sera un Richard Prince, tandis que l'image de l'artiste inconnu n'a pas de valeur. En sortant, je ne peux m'empêcher de penser que l'œuvre de Prince se trouve au cœur de l'une des problématiques développées par le philosophe Peter Sloterdijk (*Tu dois changer ta vie*, dernier ouvrage paru, éd. Libella-Maren Sell): «La grande désorientation qui plane dans le système de l'art aujourd'hui est liée à la saturation du musée et de l'archive. Les productions artistiques nouvelles ont été condamnées, pour entrer dans la collection, à créer de nouvelles différences par rapport à l'art existant. Et tout ce qui était non-art est devenu art et, en tant qu'art, est entré dans l'archive. L'aspect chaotique de la production artistique à venir ne peut être compris qu'à partir de ce malaise de l'archive qui est en partie dû à la volonté des artistes d'être collectés et qui pour cela se font collecteurs d'eux-mêmes.»

Pour Prince, l'augmentation de la fréquentation des musées n'est qu'un leurre, car en réalité, moins de 1 % des gens s'intéressent à l'art; il ne peut discuter sérieusement de son travail qu'avec 20 personnes à peine.

l'exposition

Intitulée «American Prayer» (en référence à Jim Morrison), l'exposition, sur fond de musique du Velvet Underground, de Bob Dylan, etc., présentera notamment une maison américaine typique rassemblant une quarantaine d'éditions originales américaines et anglaises des auteurs fétiches de Richard Prince. La BnF présentera de véritables chefs-d'œuvre issus de la collection de l'artiste, comme des manuscrits de Burroughs ou de Kerouac ainsi que nombreuses pièces, dont deux peintures de «Nurses» jamais présentées jusqu'ici. Une relecture artistique par Richard Prince de romans et magazines appartenant au patrimoine populaire français.

«Richard Prince – American Prayer» du 29 mars au 26 juin • Bibliothèque nationale de France (BnF)
quai François Mitterrand • 75013 Paris • 01 53 79 53 79 • www.bnf.fr



Spécialiste du détournement en tout genre,
le chantre de la «beathippiepunk culture» réaffirme
aussi deux valeurs de 1968 : une image
n'appartient à personne et aucun image n'est vraie.

JUSTICE

Richard Prince condamné pour violation de droits d'auteur

«Selon moi, Richard Prince est plus un directeur artistique qu'un artiste. Je pense que c'est un bon directeur artistique, et un grand voleur.» Ainsi s'exprime le photographe d'origine française Patrick Cariou qui a fait condamner pour violation de droits d'auteur Richard Prince [actuellement exposé à la BnF à Paris – lire BAM 323] par la Cour fédérale de Manhattan. L'artiste américain s'est en effet servi de 41 photographies de Patrick Cariou pour réaliser les collages de sa série «Canal Zone», montrée en 2008 à la galerie Gagosian à New York. Après avoir exigé, sans succès, le retrait des œuvres auprès de la galerie, Patrick Cariou a engagé un procès en 2009 réclamant des droits d'auteur. Prince et sa galerie devront retirer ces œuvres de la vente et informer tous les propriétaires que leurs copies sont illégales. Une prochaine audience se tiendra ce mois-ci pour déterminer le montant des dommages et intérêts. (source Artinfo)